

CONCOURS D'ÉCRITURES SHERBROOKOISES 2020

VOLET ADULTE

TEXTE FINALISTE

Pique comme l'abeille

par Florent Gouézin

Je me promène, un vendredi, au parc, avec mon fils. Arthur. Il a 10 ans. Il court, il saute, il crie, il chante, il chasse, il creuse et je le regarde. Je suis fier de lui! Fier de son enthousiasme, de sa curiosité et de son indépendance qui me permet de rester, lent, observateur, au centre de ses activités diverses. En général, quand il revient me voir, c'est l'heure de manger. Le matin, le midi, l'après-midi ou le soir. L'appel du ventre.

Ce jour-là, cela dit, alors que je lève les yeux après avoir ramassé un *lucky 10 cent* par terre, je le vois et il me charge. Un taureau en furie, une fusée qui quitte l'atmosphère, un boulet de canon qui tente sa chance contre une forteresse assiégée. Son chapeau blanc est fixe mais ses bras et ses jambes ont atteint une telle vitesse que je ne les vois plus. J'ai presque peur mais je me reprends vite. C'est mon fils. Du calme. Il doit y avoir une urgence.

— Papa! me crie-t-il, agitant un papier à la main.

— Oui? Qu'est-ce que tu...

Il est rapide, j'ai déjà le papier dans la main et une paire d'yeux exorbités me fixe en contrebas, un sourire avide aux lèvres. J'ai un peu peur mais je reprends encore. C'est toujours mon fils. Voyons voir quelle information a pu le transformer en cette réincarnation de l'attente. Je commence à lire et...

— Un concours, papa! Et un concours que tu peux gagner! Et que si tu gagnes, regarde, regarde, regarde! Regarde le prix! Par Billy Crasbury!

L'instant est critique. Je ne sais pas qui est Billy Crasbury. Je ne sais *plus* qui est Billy Crasbury. Le nom résonne dans ma tête, une vieille discussion avec lui et, déjà, je me rappelle son énergie et sa joie et son admiration, mais c'était peut-être quand on lisait le livre sur les dinosaures? Ou les moteurs. Ou les minéraux? Il adore les minéraux. Ou Billy Crasbury. Je garde mon calme, fronce les sourcils en me plongeant dans la lecture du prospectus et je cherche des informations utiles pour ne pas être l'objet de la déception prochaine de mon fils. « Mmh mmh... » dis-je en parcourant le papier. Je pense que mes yeux s'agrandissent quand je vois, en bas de la feuille, le visage d'un fier hockeyeur tenant un bâton. Un petit texte, sous sa frimousse, m'informe : « Billy Crasbury, originaire de Sherbrooke, membre du Canadien depuis 2018. » Du hockey. Bien sûr. Pas mon sport, le hockey... Je suis plus amateur de belle boxe, genre Mohammed Ali.

Je lève les yeux avec un sourire ravi aux lèvres et, le drame : le quiproquo. Sur le visage illuminé de mon petit bonhomme, son sourire s'élargit encore, ses yeux s'écarquillent toujours plus, ses joues rosissent et, alors qu'il va parler, je sais. Je sais qu'il a pris mon sourire de soulagement « Je sais maintenant qui est Billy Crasbury » pour le sourire qui dit « Je vais gagner pour toi, ô Fils. » Il est rapide. Il court, il saute, il joue, il creuse, il grimpe, mais il parle aussi très vite. Je n'ai pas le temps de l'arrêter.

— Ouais! Super! Tu vas le faire! J'suis sûr que tu vas gagner, en plus, t'es le plus fort.

— Ah! Ah!

Oui, je ris. Je ris, car à ce moment-là je ne peux pas dire non à un enfant qui me dit « Toi, papa, t'es le plus fort » et je suis donc engagé dans quelque chose dont j'ignore totalement la nature. La réponse est là, sous mes yeux, sur le papier que je viens d'analyser à la recherche de l'identité de Billy, mais que je n'ai pas vraiment lu. Donc je ris, je lui ébouriffe les cheveux et je lis.

CONCOURS DE TRICOT DE SHERBROOKE

Du tricot. Bizarrement, c'est moins pire que je ne pensais. Je sais effectivement tricoter, car ma grand-mère et ma mère sont de grandes tricoteuses et, durant l'hiver, elles aimaient

enseigner cet art subtil à tous les membres de la famille, en discutant et en buvant près du poêle. En buvant un peu. Pas beaucoup. Disons assez pour avoir chaud, mais pas au point de rater un point mousse. Elles ne peuvent participer au concours, car elles ne résident pas à Sherbrooke. Accès réservé. Ça a l'air sérieux, les concours de tricot.

Alors je rentre en me disant, après tout, pourquoi pas. Pourquoi pas! « Sors de ta zone de confort, me dis-je, et ose faire les choses quand elles se présentent et... » Samedi. Samedi prochain. Alors que je divaguais, le papier m'informe que le concours a lieu samedi prochain. Il me reste une semaine pour être présentable, aux yeux de mon fils, à un concours de tricot. Moi qui, oui, connais les bases, mais ne les ai pas pratiquées depuis une bonne quinzaine d'années.

J'en parle à Joséphine, ma femme, et, elle aussi, rit. Bizarrement, je sens ce rire-là plus léger, plus joyeux que le mien, tout à l'heure. Peut-être plus moqueur. Mais je me trompe sûrement.

— C'est sympa, ça! Et c'est quand? demande-t-elle à notre fils.

— Samedi! On n'a rien, hein, maman, on n'a rien? On peut?

Mon dernier espoir. Un rendez-vous, un empêchement, quelque chose. Je tourne les yeux vers Joséphine, mais elle me regarde déjà et je sais. Ce sourire, cette étincelle pétillante dans le regard, cette posture. Je suis tombé amoureux de cette femme-là, avec ce regard-là. Je ferme les paupières et je ne peux m'empêcher de sourire à mon tour.

— Bien sûr que oui, on peut, mon Crapaud! Rien du tout au programme! Et crois-moi que, pour ton père, on aurait annulé, si on avait eu quelque chose!

Il lui saute dans les bras, la couvre de bisous; il me saute dans les bras, me remercie et me remercie encore et, alors qu'il court à l'étage en chantant, je sens sur mon dos une charge nouvelle. Le poids du bonheur d'un enfant.

— Alors Champion... T'appelles ta mère?

Et ma femme m'embrasse la joue, me tend le téléphone et va dans son bureau en riant. Que je l'aime.

Quand on arrive chez Lucienne, ma grand-mère, le lendemain à 11h, elle nous accueille, comme toujours, avec des biscuits. On s'embrasse, on s'enlace et il ne faut pas 10 minutes sur place pour que le petit lui révèle la grande nouvelle.

— Papa va participer à un concours de tricot samedi prochain pour rem...

Le petit continue de parler mais Lucienne ne regarde plus que moi. Je suis surpris par ce regard. Que je soutiens. Et qu'elle soutient aussi. Puis je prends peur. Je me ressaisis. Allons, c'est ma grand-mère, tout va bien. Mais je n'arrive pas à me convaincre suffisamment et je sens une petite pellicule de sueur perler le long de ma colonne vertébrale.

Le petit a fini son exposé et part exploser d'énergie dans le jardin de quelques hectares à la recherche de grenouilles et de quartz. Alors qu'il parle de trouver une pyrite, sa voix disparaît sous les arbres. Ma grand-mère s'approche, sérieuse comme à un enterrement.

— Tu vas vraiment le faire, dis?

— Je... Oui, c'est pour le petit, ça lui fait plaisir.

— Non, non, non, me gronde-t-elle en m'agrippant le poignet. Toi. Est-ce que *tu* vas vraiment le faire? Tu vas tout faire pour le gagner, ce concours?

Ma grand-mère me gronde. C'n'était jamais arrivé, avant. Je n'ai plus peur, j'angoisse. Je lui assure que oui, je suis sérieux, mais je suis rouillé, donc une petite mise à jour s'imposerait. Si elle était disponible un jour dans la semaine, ce serait l'occasion de passer une bonne après-midi.

— Non. Je n'ai pas une après-midi à te consacrer. J'ai une semaine pour faire de toi un champion et je vais la prendre. Je vais t'inciser, te sculpter, te perfectionner pour que tu montres que la technique Descharmes (ma grand-mère s'appelle Lucienne Descharmes) est encore en vie, vigoureuse et qu'elle donne encore le meilleur tricot de l'Estrie. Tu viendras tous les jours à 8 heures et tu repartiras le soir à 18 heures. Mais pas plus tard! Je ne veux quand même pas rater mon émission. Compris?

Pour la deuxième fois en deux jours, je ne peux dire non, je ne peux que fixer une personne que j'aime, mais qui ne ressemble plus vraiment à la personne que j'aime, m'imposer un acte de bravoure. Je bredouille « D'accord » comme un élève pris en pleine tricherie, contrit,

soumis. Ma femme, derrière moi, assise dans un gros fauteuil douillet, un grand café chaud à la main, rit encore.

Le lendemain, dimanche, après la messe, Lucienne m'a donné rendez-vous devant l'église. Elle en sort, superbe, tout habillée de blanc, ses cheveux impeccablement coiffés sous un chapeau magistral. Elle tient une bible à la main. Alors que je la salue, elle lève un doigt.

— On manque de temps, on commence tout de suite. Tiens.

Elle me pose la bible dans les mains.

Et c'est ainsi que dimanche passe. J'ai une bible et, sous les ordres de Lucienne, je dois la feuilleter. Ni la lire, ni la comprendre, juste la feuilleter. Une fois avec le pouce, puis l'index, puis les autres. Les deux mains y passent. Dix lectures de bible, allers et retour, avec des positionnements de doigts totalement extravagants qui me font mal aux os. À plusieurs reprises je grimace, j'essaie de poser une question, de comprendre, mais les seules réponses qu'on me donne me reprochent mon manque de sérieux et de concentration. Tout doucement, des doutes métaphysiques me viennent à l'esprit. « Que se passe-t-il? Suis-je vraiment torturé pour un concours de tricot? Qui est cette femme? Décevoir un enfant, est-ce si grave? » Mais je continue à tourner des pages.

Le lundi, j'ai comme ordre de dégivrer les congélateurs. Ma grand-mère est une fourmi, elle stocke pour l'hiver comme certains pour la fin de la civilisation. Elle a huit congélateurs, remplis aux deux tiers, comme c'est recommandé sur la notice. Elle vit seule. Et elle a huit congélateurs. Ils ont chacun leurs contenus spécifiques. Un pour les pains et les pâtes, un pour les viandes, un pour les poissons, un pour les sauces, glaçages, purée et potages, etc. C'est un temple de la nourriture tout à fait fascinant. Sauf qu'à dégivrer, c'est l'enfer. Je dois vider un premier congélateur (on ne dégivre pas un congélateur plein, ça va de soi), puis transférer la bonne nourriture dedans, et en vider un second, le nettoyer, puis un troisième, et ce, jusqu'au dernier.

— Mais... pourquoi?

— Parce que ça me rend service, déjà. Et pour reposer tes doigts! Hier, tu les as travaillés, il faut les réparer. On n'a pas le temps, donc on fait ça vite. La cryothérapie, mais à la soviétique, comme on disait.

— Mais qui disait...

— Peu importe! Tu m'as dit être sérieux? Prouve-le!

Alors je gratte, dans la terreur, à mains nues, et je déplace des plats congelés qui me brûlent et, très vite, perdent leur côté fascinant.

Le mardi, je dois laver avec un coton-tige les gouttières de toute la maison. « Ça travaille ton poignet! Et puis ça me rend service. »

Le mercredi, je gratte à la brosse à dents les jointures du carrelage de la cuisine. « Je sais qu'ils sont déjà propres, merci bien! Ça va aider ta souplesse. »

Le jeudi, je dois corder des brindilles après les avoir ramassées dans l'immense jardin. « Ça servira toujours, ça. Comme bois de partance, y'a pas mieux. Pour tes mains, c'est un excellent travail de concentration et de précision. »

Le vendredi arrive et, sur la table, à mon arrivée, m'attendent deux aiguilles et une petite pelote de laine. Lucienne me pose doucement la main sur l'épaule. Je sursaute en tremblant.

— La semaine a été difficile, hein? Ne t'inquiète plus. Elle est finie. Presque. Je dois maintenant faire une dernière chose. La plus importante. Te rappeler ton amour du tricot.

Nous passons le vendredi assis, ensemble, à parler de nos souvenirs de tricotage en famille, de l'ambiance de ces réunions, de la chaleur et du réconfort. Elle me force, tout de même, à ne pas lâcher la paire d'aiguilles que j'utiliserai le lendemain. Une histoire de connexion obligatoire. « Ce n'est pas parce qu'on parle devant des photos qu'on a fini l'entraînement, mon p'tit bonhomme. » Vers la fin de l'après-midi, elle me montre quatre ou cinq mouvements et je me rends compte que je les connais déjà. Elle me sourit. Fièvre, un peu, je crois. Je suis ravi et je sens mes joues chauffer.

Samedi, jour de concours. J'arrive le cœur léger, mais déterminé. Ma grand-mère, si je me fie à la tension visible de sa mâchoire, doit mettre son *pacemaker* à l'épreuve. Mon fils est impressionné par le cadre, mais toujours confiant. Ma femme, elle, chantonne. Une réaction enfin normale qui me fait le plus grand bien.

Nous entrons dans la salle municipale, le Colisée d'un jour de ce combat de gladiateurs et, au centre, la scène est déjà occupée par quatre chaises et quatre tabourets surmontés d'un panier. Sur trois des quatre chaises sont assises, trois femmes. Alors que je m'approche en plissant des yeux, je me rends compte que je les connais! Yvette, de la rue Alexandre, chez qui j'ai trouvé quelques vêtements d'occasion! Elle tricote, évidemment. Des vêtements. De fil en aiguille, ça doit venir presque naturellement. Germaine, caissière au Super C Belvédère que je croise moins souvent maintenant que je passe systématiquement aux caisses automatiques. Et Gloria, dont le fils, Hector, est une connaissance d'Arthur. Yvette et Germaine me regardent monter sur la scène comme si j'étais un intrus piétinant leurs platebandes de fleurs et légumes.

Je me sens tout de suite trop serré dans ma chemise, j'ai chaud et je veux rentrer chez moi. Mais je me reprends. Vite. Fouetté par le regard de Lucienne. Je me tourne vers Gloria qui, elle, me sourit. Un sourire! Enfin du fair-play! Je souris en retour. Sans dire un mot, elle hoche la tête en me tendant la main, signe universel d'un « Bonne chance, que le meilleur gagne! ». Je tends la mienne également et nous nous saluons. Mais je sens vite une douleur, de plus en plus aiguë, m'envahir le bras. Je lève les yeux sur Gloria, surpris : elle me fixe avec des yeux injectés de sang que je ne lui avais jamais vu. Elle est possédée, ma parole! Et elle... oui, elle essaye de me broyer les os! Elle veut provoquer un forfait pour blessure! Je me dégage, aidé par la sueur de peur qui recouvre ma peau. Les deux autres concurrentes ont assisté à la scène. Aucune réaction. Effrayant.

Dans le public, c'est une liesse générale qui anime une foule dont la moyenne d'âge doit se situer aux alentours de 65 ans. Des pulls en laine partout. Des messages personnalisés de supporters sur des banderoles tricotées. Des bonnets. Des tuques. La folie du tricot. Je réalise seulement maintenant que ma Lucienne à moi arbore exactement la même attitude. Dans quoi me suis-je engagé...

Nous sommes donc assis sur nos chaises. 15 heures, une petite femme en tailleur noir entre et vient se placer au centre de la scène. Elle n'a pas besoin de micro car sa voix est forte, claire et porte assez loin pour faire vibrer tous les sonotones de la salle.

— Mesdames et Messieurs bonjour! Bienvenus au 14^e concours de tricot de la ville de Sherbrooke (applaudissements). Je sais que beaucoup d'entre vous sont attendus à 17 heures au club de Crible pour un tournoi inter-régional, donc ne perdons pas de temps! Comme chaque année, le concours déterminera le ou la meilleure en proposant aux concurrents un thème, une tâche, une réalisation. L'année dernière, rappelons-le, c'est la regrettée Bernadette qui avait remporté le concours en tricotant le plus grand carré parfait à l'aide de quatre pelotes. Où que tu sois, Bernadette, ce concours t'es dédié (murmure ému dans la salle). Cette année, nous demandons aux concurrents de tricoter serré! (L'arbitre ouvre alors les quatre paniers posés sur les tabourets et en dévoile le contenu). Dans votre panier, une pelote de NM2000! Un kilogramme! Votre but, en ce samedi : tisser une bande de laine d'une largeur comprise entre 3 et 5 pouces et la tisser assez serrée pour qu'aucune de ces billes (elle lève une jarre énorme contenant des petites billes en acier, sûrement des centaines) ne passe au travers! (murmure impressionné dans le public) Compris? Vous avez 3 minutes pour parler avec vos entraîneurs.

Ma grand-mère vient tout de suite me voir. « Tu as des aiguilles numéro 6, mon garçon, c'est idéal pour du NM2000. La chance est avec nous! » Si elle le dit... « Pense à ton fils et ne fais pas de ton mieux! Fais-toi plaisir! » C'est étonnant comme son beau message est contredit par son visage qui me susurre « Si tu perds, je t'en voudrai. » C'est terrible! Quelle pression! Ma femme me hèle alors. Je sursaute. Je me reprends. « Hey! T'es sur scène pour lui. Il est déjà aux anges. » Et elle me montre le fiston, assis derrière, qui lève ses deux pouces dans ma direction avec un sourire à se fendre les joues. Je prends une grande inspiration, je tapote l'épaule de Lucienne et je monte.

Je tiens les aiguilles dans mes mains et j'essaye de me relaxer, de voir la situation ubuesque dans laquelle je suis, je regarde les concurrentes et tente de les trouver ridicules, exagérées, avec leurs gestes porte-bonheur, leurs échauffements, leurs concentrations yeux fermés main refermé sur un pendentif... Mais je n'y arrive pas. Je suis trop pris par cette envie de gagner et, passant mes doigts sur les deux longues aiguilles pâle ivoire qui seront mes armes

aujourd'hui, je me surprends à leur parler. « Comme disait l'autre : vole comme un papillon. Pique comme une abeille. » Je ris. Sonore. Mes concurrentes me fusillent du regard. Je reste concentré.

L'arbitre en tailleur sonne une petite cloche et c'est le signal. Le concours commence. Les bruits disparaissent alors et mes mains commencent à tricoter. Elles accélèrent, de plus en plus, puis un peu trop : je sens que je tricote trop large, pas assez serré. Je trouve ma vitesse de croisière. Et je tricote. Je ne vois plus que mes points, je n'entends plus que les clic-clics des aiguilles qui s'entrechoquent. Je sens mes muscles qui grincent de la semaine passée à les mettre à contribution et je comprends alors que Lucienne les a dérouillés, reforcés, fortifiés après des années d'inactivité. Je souris un peu. Je me reprends.

Je suis moi-même étonné de voir, dans mon panier, que ma pelote est presque passée. Depuis combien de temps le concours a-t-il commencé? Aucune idée, mais mes mains sont douloureuses. Je ralentis le rythme : il ne faut pas perdre ma forme et ma rigueur. Je sais que Lucienne appréciera.

Puis, aussi brutalement que ça a commencé, ça finit. Je n'ai plus de laine. J'ai terminé. L'arbitre crie mon nom, je relève la tête et la salle n'a pas changé. Je regarde ma femme, elle me sourit et parle avec notre fils qui a l'air très stressé. Lucienne, à côté, est fermée, bras croisés, regard noir. Je regarde mes concurrentes : Gloria a déjà achevé son œuvre et me fixe avec un sourcil levé et un rictus moqueur. Je suis second. Second! J'entends alors seulement la voix de l'arbitre expliquer que je finis 2 minutes après Gloria. Yvette et Germaine finissent au coude-à-coude dans les 5 minutes qui suivent.

Déçu, je regarde les choses se dérouler sous mes yeux, un peu sonné et très fatigué. Gloria se lève, s'étire le dos et salue la foule. Beaucoup de fans, Gloria, si j'en juge par le nombre de bras agités qui lui répondent. Je retombe sur mon petit groupe à moi et je ne peux lutter contre un peu plus de déception encore. J'ai envie de pleurer. Je me reprends!

— Mesdames et Messieurs, du calme, s'il-vous plaît, je rappelle que ce concours n'est pas terminé! Tricoter c'est bien, mais serré c'est mieux. Hein Mauricette? lance l'arbitre à l'intention d'une petite octogénaire au premier rang. Les gens rient avec Mauricette. Sûrement une blague de tricot. On passe maintenant au test des billes!

La salle retient son souffle alors que la longue écharpe de laine rouge de Gloria est placée sur la scène. Des billes sont placées sur une extrémité et, doucement, on les fait s'avancer. Gloria est nerveuse. Ploc. J'arrondis les yeux. Une bille est tombée... Ploc ploc. Deux autres! Puis plus rien... Et, vers la fin... « Ploc ploc ».

— Désolée Gloria mais nous avons donc 5 billes de tombées! C'est peu, mais c'est cinq trous! On doit donc tester l'écharpe du second qui peut, en cas de sans faute, remporter le concours!

Pardon? D'où sort cette règle? Je n'étais pas au c... Peu importe, ils prennent mon écharpe et, à mon tour, je la regarde se faire poser sur la zone de test. Je lance un regard vers mes supporteurs et je ne vois que ma femme qui, se mordillant la joue, tend le cou pour mieux assister à l'épreuve, les sourcils froncés, les mains jointes. Je poufferais si je n'étais pétri d'angoisse.

Chaque pouce est un supplice, chaque pied, une torture. Mais les billes roulent et seule la respiration concentrée de la foule est audible. Les billes arrivent au bout et l'arbitre affirme, haut et fort, brisant ce silence : « Nous avons un gagnant, Mesdames et Messieurs! » Et je suis proclamé vainqueur. Je lève les bras, un peu bête, je ris et salue mon groupe qui saute sur place en se serrant dans les bras. On me donne un petit trophée, une médaille et un bâton de hockey. Les anciennes concurrentes viennent maintenant me féliciter. Elles sont exorcisées, de nouveau cordiales et douces. La salle se vide, car le Crible aussi, c'est sérieux.

Au coin du feu, je sers mon verre de la main gauche, douloureusement, tout en enlaçant Joséphine avec mon bras droit. Mon fils est assis par terre, devant nous, il tient son bâton de hockey signé Billy. J'ai appris, grâce à une totale inconnue du public, que Billy est le beau-fils d'une amie de l'arbitre du concours. Elle lui aurait demandé de demander, il aurait accepté et le concours avait eu une de ses plus belles récompenses depuis la machine à coudre

vintage Singer en parfait état de marche de la 8^e édition. Il est beau, à jouer comme ça, le petit. Il se retourne régulièrement, me sourit de toutes ses dents et continue de jouer. J'entends Lucienne qui raconte encore quelques souvenirs.

Je finis second.

Si Gloria ne rate pas ses points, ça lui prend... 25 secondes de plus. Donc je finis second.

— Ça va? me demande ma femme.

— Hein? Oui, oui, tout va bien.

— Tu as l'air ailleurs.

Je suis ailleurs.

Déjà dans le 15^e concours de tricot de la ville de Sherbrooke.